

A PARTIR D'AGORA - QUELQUES REFLEXIONS

Janine Métral

Grenoble

Signalons tout d'abord que je ne me situe dans aucune perspective théorique bien définie, qu'il ne faudra donc pas s'étonner d'un certain impressionnisme dans l'approche de mes sujets de réflexion.

QUE CONNECTENT LES CONNECTEURS ?

Pour mettre à jour la structure d'un discours et pouvoir en proposer une interprétation cohérente, il faudrait pouvoir dire avec précision quels sont les éléments connectés par ces connecteurs. Comme l'a montré O. Ducrot (1980), ce n'est pas si facile, d'autant plus que certains de ces éléments peuvent appartenir à l'ordre du non-dit ou même du non-discursif. A l'opposition verbal/non-verbal utilisée par Bruxelles et al. (1980), je substitue une opposition discursif/non-discursif, et à l'intérieur du discursif, je distinguerai le dit du non-dit. Je considère ce non-dit comme virtuellement discursif. Disons sommairement qu'il se confond avec la pensée non-exprimée du locuteur ; encore plus grossièrement, avec ce qui se passe dans sa tête et dont il est plus ou moins conscient⁽¹⁾. Alors que le non-discursif comprendrait les situations et événements du monde, parfois dits "parlants", que l'on peut effectivement considérer comme parlant. En voici un exemple, authentique.

Le locuteur (provincial) est en train de regarder à la télévision un reportage sur le Centre Michel Sony, à Paris, où une méthode nouvelle permet d'apprendre, rapidement et sans peine, à jouer d'un instrument. Il s'écrie : *mais moi, j'aimerais bien apprendre le piano comme ça !*

(1) Ça me semble correspondre à ce que Bruxelles et al. (1980) appellent "ses propres réactions".

Comment expliquer le *mais* initial sinon en interprétant l'énoncé comme une réponse à ce reportage qui "disait sans le dire" quelque chose comme : "seuls les Parisiens peuvent actuellement profiter de cette méthode" (ce quelque chose est peut-être à rapprocher de ce qu'O. Ducrot, dans Dire et ne pas dire, appelait un implicite non-discursif).

Concernant le début d'AGORA (très exactement le passage qui s'étend de *on a parlé de* : à *un problème dans son intérieur*), deux types de structure (donc d'interprétation) ont été avancés dans le cadre du séminaire :

- (1) *p mais q et en fin de compte quand même t*⁽²⁾
- (2) *p mais/p' et en fin de compte quand même q*

La deuxième, pour laquelle j'ai toujours eu une préférence, fait intervenir du non-dit.

En effet, en (2), la barre oblique indique une rupture dans le dit, un passage au non-dit. On a d'abord un énoncé avorté (*si on regarde-*), puis, comme une espèce de retour en arrière (*j'ai entendu parler...*). Entre les deux, du non-dit. Le fait qu'en surface il n'y ait pas de pause dans le discours ne me semble pas interdire cette interprétation, dans la mesure où le cerveau travaille à une vitesse qui rend négligeable le temps de cette espèce de manoeuvre dit/non-dit/dit. Il reste que l'interprétation (1), adoptée ici même par Moeschler, Schelling et Zenone, me paraît tout aussi acceptable.

Par contre, ma conception de *quand même* (QM), que je tenterai maintenant d'explicitier, ne me permet pas d'être d'accord avec eux sur les instructions argumentatives à attribuer à ce connecteur.

(2) Une variante dénommait *q'* cet élément.

QUAND MEME - TOUT DE MEME - MALGRE TOUT.

QM ne me semble pas lié à la résolution d'une contradiction. Au contraire, il a pour moi en commun avec *mais* de marquer le passage d'une certaine orientation (du discours ou des événements) à une orientation, sinon opposée, du moins divergente. Simplement, *QM* (que l'on trouve d'ailleurs souvent en combinaison avec *mais*) aurait une fonction plus spécialisée, dont je vais essayer de rendre compte.

Soit l'énoncé :

Il pleut, mais j'ai envie de sortir.

Conformément à la description bien connue de *mais*, j'en donnerai l'interprétation suivante : l'envie de sortir du locuteur va être plus déterminante pour la suite (du discours ou des événements) que le fait qu'il pleuve. Dans *mais*, je reconnais *magis*, c'est-à-dire "qui plus est", en son sens littéral de "ce qui a plus de valeur", "ce qui l'emporte".

Si maintenant j'entends un énoncé comme :

Il pleut... Oh, j'ai quand même envie de sortir !

voici comment j'interpréterai : il pleut, *mais* il reste que le locuteur a envie de sortir. C'est-à-dire que l'envie de sortir dont il parle (qu'il y ait fait ou non allusion auparavant), je la ressentirai :

- 1) comme devant l'emporter sur la pluie pour la suite
- 2) mais aussi comme antérieure à la pluie et *persistant malgré* celle-ci.

Dans cet exemple, le *quand* de *QM* me semble renvoyer au *il pleut*, alors que *même* renverrait à un désir de sortir antérieur à la pluie et *demeuré identique* à lui-même, non modifié par le changement de temps.

Dans *QM*, quand réalise une prise en compte, un enregistrement (d'où l'effet concessif⁽³⁾ de ce connecteur), mais *même* est là pour affirmer, *au-delà de* cette prise en compte, la *permanence* de quelque chose d'antérieur et qui *résiste* (aux événements ou au discours, au faire ou au dire)⁽⁴⁾.

Une bonne paraphrase de *QM* me semble être :

alors que X, il reste que y

ou bien :

On a beau { *faire*
dire, *il n'empêche que y*.

QM marque donc bien le passage à une orientation argumentative divergente.

Cependant, alors que *mais* me paraît affirmer nettement cette divergence, notons que *QM* semble effectuer le passage plus en douceur, le locuteur pouvant se présenter, par l'intermédiaire de ce connecteur (comme d'ailleurs lors de l'emploi des expressions *il reste que*, *il n'empêche que*), comme dégagé de toute responsabilité, comme subissant au moment où il parle l'effet de quelque chose de plus fort que lui.

Dans cet ordre d'idées, si l'on regarde LA TRIBUNE DES CRITIQUES DE DISQUES, autre texte étudié en séminaire et où les *QM*, tout de même et malgré tout abondent, on peut constater à la fois divergence d'opinion et absence d'affrontement réel entre les locuteurs B et C. L'un pense que l'interprétation de Kraus laisse à désirer,

(3) *QM* a pour moi quelque chose à voir avec la concession vraie - que je distingue de l'effet concessif - dans la mesure où celle-ci me semble avoir pour rôle de ménager une transition entre deux orientations argumentatives divergentes.

(4) Dans AGORA, le verbe *revenir*, que l'on trouve tout au début, ne me semble pas sans liaison avec les idées d'antériorité et de permanence, de persistance, que j'associe au *même* de *QM*.

l'autre, qu'elle est parfaite, et chacun reste tranquillement sur ses positions jusqu'à la fin : le débat piétine.

De même, un *mais* exclamatif peut parfois être menaçant, alors qu'un *QM* sera tout au plus désapprobateur. Exemple :

[A crache sur le trottoir]

B : *Quand même !*

J'interprète comme suit l'exclamation de B : je persiste à penser qu'on n'a pas le droit de cracher sur le trottoir, je *maintiens* qu'il ne faut pas, *au moment même où* par ton seul acte tu viens d'affirmer qu'on peut se le permettre.

Voici maintenant un exemple authentique avec *tout de même*, qui a bien l'air d'être un synonyme de *QM* :

[A propos d'une rue située dans une commune limitrophe de Grenoble]

A : *C'est pas trop loin de Grenoble quoi, finalement ?*

B : *Non.*

A : *Non ?*

B : *Non, c'est à...* [Montrant sur un plan.]

C'est tout de même là quoi !

A : *Ah, oui ! Quand même !*

On voit que B commence par dire la rue non éloignée, mais il hésite et finit par la dire plus ou moins éloignée. *Tout de même* réalise le passage de l'une à l'autre orientation, et permet d'atténuer la brutalité d'un discours qui, en l'absence de ce connecteur, affirmerait sans transition une chose, puis son contraire.

Au moins dans certains cas *malgré tout* est aussi un synonyme de *QM*. Exemple :

Malgré tout, je l'aime.

Interprétation : en dépit de tout ce qu'il { a pu / peut } faire ou dire,

{ il reste que / il n'empêche que } je persiste à l'aimer.

JUSTEMENT - PRECISEMENT - A PROPOS.

Je signale d'avance que mes idées concernant ces trois connecteurs ne sont pas encore très claires.⁽⁵⁾

Je suis partie d'O. Ducrot et de sa description de *justement* (*J*) en tant qu'inverseur argumentatif, servant à transformer un argument présenté en faveur d'une conclusion, en contre-argument pour cette même conclusion. Soit le dialogue :

- A *Je ne pense pas qu'il soit vraiment riche.*
B *Et son bateau, tu l'as vu ?*
A *Justement !*

A pourrait expliciter en ajoutant : "S'il était si riche que ça, il en aurait un bien plus beau !" On peut donc proposer de *J* l'interprétation suivante : tu as bien *raison* (sans même t'en douter) de mentionner ici son bateau, car c'est *exactement*⁽⁶⁾ l'argument que j'*allais* employer, même si je *comptais* le faire dans un sens tout *différent* du tien. Par délocutivité, on serait passé d'un emploi ironique de *J* à cette valeur d'inverseur argumentatif.

(5) Notamment, je laisserai de côté ce fait syntaxique qui différencie à *propos* des deux autres : lui seul ne peut s'employer qu'en début d'énoncé.

(6) J'ai aussi laissé de côté les rapports de *J* et d'*exactement*, qui ne sont pas substituables en début d'énoncé. Cf. la différence de sens entre :

- A : *Il paraît que Pierre est venu.*
B₁) : *Justement, j'allais te le dire.*
B₂) : *Exactement ! J'allais te le dire.*

Mais en fait, je pense que ce n'est là qu'un cas particulier à l'intérieur d'un fonctionnement plus global. À la fin des *SOEURS BRONTË*, diffusé il y a quelques mois par la télévision française, une courte scène avait retenu mon attention. Charlotte dit quelque chose concernant la soirée qu'elle s'apprête à passer à l'Opéra et dont elle se fait à l'avance une grande joie. Son mari, toujours prêt à lui faire plaisir, mais embarrassé au moment de lui remettre les jumelles qu'il lui a achetées pour l'occasion, dit alors de façon un peu précipitée :

Justement, pour l'Opéra, j'ai pensé..., et il s'empresse de lui remettre le cadeau.

On peut dire qu'il se saisit de la mention de l'Opéra faite par Charlotte pour sortir de sa gêne, dire ce qu'il a à dire et faire ce qu'il a à faire. Selon moi, *J* permet au locuteur de "placer" ce qu'il veut dire, en opérant un raccrochage de son dire à du dit antérieur. Ainsi il lui permet (tout en semblant justifier celui de l'autre) de justifier son propre discours. Dans ces cas-là, et pourvu qu'il soit en tête d'énoncé, *J* peut être remplacé par *à propos*.

On pourrait dire que la présence de *J* indique que le locuteur a repéré dans le discours qui vient d'être tenu (celui d'autrui ou le sien propre⁽⁷⁾) quelque chose d'approprié par rapport à ce qu'il veut dire. Mais parfois, ce n'est qu'une illusion, l'emploi du connecteur (qui n'est plus alors qu'un pseudo-connecteur) n'étant que de la poudre aux yeux.

Voici un exemple, tiré du film canadien *IL ETAIT UNE FOIS DES GENS HEUREUX, LES PLOUF*. Ovide, garçon très timide, tombe dans la rue sur la jeune fille dont il a été très amoureux autrefois et qu'il n'a jamais réussi à oublier.

(7) C'est le cas dans *AGORA*, où *J* raccroche *vide intérieur* à *problème dans son intérieur*.

O : *Vous êtes devenue une femme accomplie !*

JF : *Ça mérite un petit bec !*

O : *Justement..., si je vous invitais [...].*

Ici, on ne voit vraiment pas à quoi peut renvoyer *J*. Ovide, ne sachant comment introduire son invitation, ne fait, en fait, en employant *J*, que simuler, mimer, l'appropriété de son discours. Dans ces cas de simulation, j'imagine mal *précisément* (pourtant synonyme de *J* jusque dans sa valeur d'inverseur argumentatif) à la place de *J*. Peut-être parce que le mot évoque une délimitation plus rigoureuse de ce qui a été retenu comme point d'*ancrage*. Quoique seul à ce propos ait une vraie fonction anaphorique.

En résumé, *J* assure une fonction de rattachage, que l'appropriété du discours qu'il introduit soit réelle ou simulée. Lorsque le rattachage est ironique, il devient inverseur argumentatif.

✱

OUVRAGES ET ARTICLES CONSULTÉS

- BRUXELLES, S. et al. (1980) : "Mais occupe-toi d'Amélie", in Ducrot, O. et al. : Les mots du discours, Paris, Minuit, 93-130.
- DUCROT, O. (1980a), deuxième édition de Ducrot, O. (1972) : Dire et ne pas dire, Paris, Hermann.
- DUCROT, O. (1980b) : "Analyse de textes et linguistique de l'énonciation", in Ducrot, O. et al. : Les mots du discours, Paris, Minuit, 7-56.
- MOESCHLER, J., SCHELLING, M. & ZENONE, A. (1982) : "Structure de l'intervention, connecteurs pragmatiques et argumentation : à propos d'AGORA", ici même.
- MOESCHLER, J. & SPENGLER, N. de (1981) : "*Quand même* : de la concession à la réfutation", in CAHIERS DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE 2 (Les différents types de marqueurs et la détermination des actes de langage en contexte - Actes du 1er Colloque de Pragmatique de Genève, 16-18 mars 1981), Université de Genève, 93-112.
- MOESCHLER, J. & SPENGLER, N. de (1982) : "La concession ou la réfutation interdite. Approche argumentative et conversationnelle", ici même.
